

Le maquis raconté par Cyprien (Albert Griolet)

Introduction

Albert GRIOLET, fils de Maurice, médecin des mineurs décédé en 1928 fait partie de ces jeunes qui, au moment du débarquement en juin 1944 ont rejoint le maquis d'Orgnac. Ce témoignage, écrit de nombreuses années après les faits n'en est pas moins très intéressant, pour l'histoire de Barjac !

Bonne lecture !

L DELAUZUN

En 1944, à Barjac, l'ambiance était, je crois, comme partout en France, partagée entre les collaborateurs et les résistants, sans que ceux-ci ne manifestent leur opinion. En fait, il y a peu de collaborateurs réels tout comme peu de vrais résistants : ce sont plutôt des positions de principe.

Chez nous, à la maison, nous avons, à plusieurs reprises, reçu des «hommes de l'ombre» ; ils nous étaient envoyés, pour une nuit, par ETIENNE ou le Mond (Edmond RAYMOND, l'aveugle), celui-ci venant souvent chez nous, le soir, pour écouter la radio de Londres. Nous entendions souvent parler de maquis, mais sans savoir où il y en avait.

En écoutant les nouvelles de Londres, on se rend compte que les événements se précipitent et que l'Allemagne commence à souffrir.

Maman a peur que les Allemands n'emmènent les jeunes gens en Allemagne ; c'est la raison pour laquelle je me fais embaucher à la mine, une semaine après avoir passé le bachot le 1^{er} avril 1944.

J'y vais avec grand plaisir, sans aucune appréhension, si ce n'est de me trouver, moi timide, à travailler avec des hommes qui vont peut-être se moquer du petit jeune. En fait, je fais partie d'un groupe de jeunes, employés à pousser des wagons dans les galeries. C'est pénible, bien sûr, mais rien à voir avec le travail des mineurs que je vois à la taille, dans des galeries à peine étayées, où l'on circule à quatre pattes.

Le grand jeu des jeunes (andouilles), au moment des repas, pendant que les «vieux» finissent leur casse-croûte, c'est de courir dans les galeries désaffectées avec le frisson de sentir des écroulements derrière nous, ou de s'envoyer à la figure des pelletées de poussière de charbon. Comme meneur de ces jeux, il y a Gaby Comte, que je connaissais à peine, un gars extraordinaire, plein d'entrain, bosseur avec excès et joyeux luron.

C'est par lui que je commence à entendre parler du maquis ; à plusieurs reprises, les maquisards viennent faire exploser les installations extérieures de la mine, ce qui nous oblige à remonter à la surface par des échelles... Pour les jeunes, ça va, mais les anciens peinent...

La direction de la mine préfère cesser provisoirement l'activité pour éviter les coups durs.

C'est ainsi que j'ai été amené à devenir bûcheron, en suivant Gaby, qui a réussi à me faire embaucher avec lui, chez les dames RAOUX, qui habitaient presque en face des COMTE et qui avaient une exploitation forestière.

Et nous voilà, Gaby, moi et d'autres, à faire de l'abattage d'arbres dans les bois d'Orgnac : un travail exténuant, plus qu'à la mine, où il faut couper des arbres, plutôt de la futaie, au plus près des rochers, et qu'il faut, ensuite, faire dégringoler jusqu'au chemin forestier. Heureusement que Gaby, ayant pitié de mon inexpérience, venait à mon secours, quand il avait terminé sa rangée. C'est ainsi que, au bout de quelque temps, je me suis

installé dans une cabane en plein bois, où Maman m'apportait le casse-croûte, jusqu'au jour où j'ai intégré le maquis.

Je parle à la maison que je veux entrer dans le maquis. Dans le courant du mois d'avril, je vais à Vallon voir la modiste. Elle me donne tous les renseignements pour entrer au camp Jaurès et me dit de m'adresser à Etienne (le boucher de la rue Saint-Michel). Celui-ci m'apprend qu'il y a un camp dans la région. Je commence à me lier avec les « Mousse » (Comte) parce que j'ai fait la connaissance de Gaby à la mine ; le père de Gaby, lui-même, vient y travailler. Un jour que je suis chez eux, les Comte, j'y rencontre « Jacques » et je devine que c'est un maquisard. Le dimanche suivant, j'y rencontre Jojo et sa femme. Ca y est, je suis entré dans les rouages de cette machine si compliquée.

Ce jour-là, j'annonce à « Jacques » que j'ai, à la maison, une dizaine de revolvers que je mets à sa disposition.

Je vois tous les jours "Laroche" que les miliciens cherchent à nouveau. Souvent aussi, je rencontre « Jacques ». Un jour, Jeannot COMTE apporte du pain pour le camp et Gaby, son frère, n'est pas là (au bois) ; alors il m'explique (Jeannot) par où il faut passer pour trouver une cabane dans laquelle se trouve un blessé et où je dois déposer le sac de pain. Je trouve assez facilement la cabane où se trouve justement Gaby. Il ya aussi le blessé, Fernand et l'infirmier, Gaby 2.

Dans mes allées et venues entre Barjac et Orgnac, j'avais fini par être capable de connaître le chemin, mètre par mètre, et à m'y déplacer en pleine nuit sans problème, comme parfois il fallait le faire pour guider une équipe de maquisards, afin d'aller chercher le ravitaillement, qui était planqué vers le cimetière. Dans ces cas-là, j'avais l'impression de jouer à l'Indien dans un western.

Désormais, tous les jours, je monte voir Fernand ; je change de cabane pour me rapprocher de lui. Jusqu'à présent, chaque soir, j'étais descendu à Barjac pour coucher, mais bientôt je couche dans les bois. Tous les jours, ma mère me porte mon ravito.

Un jour où je vais voir Fernand, je rencontre Jacques qui me dit : «si tu veux, demain, tu viendras au camp, Gaby t'accompagnera» . Le lendemain matin, de bonne heure, Gaby vient me prendre et me conduit au camp (on est début juin) par des sentiers qui se croisent et s'entrecroisent. En arrivant, je fais un déjeuner somptueux, puis je me mets à travailler : je tape à la machine à écrire, je fais les effectifs. Désormais, je suis au courant lorsqu'il se prépare une expédition quelconque. Étant toujours dans la cabane, je suis même au courant des plus grands secrets ; souvent aussi on me demande mon avis sur des choses assez graves. Cela me fait un immense plaisir de voir qu'on a confiance en moi.

Cependant, il y a quelque chose qui me choque et qui me fait mal au cœur ; lorsqu'il y a un coup à faire, on demande des volontaires et les chefs choisissent les plus capables et s'arrangent de manière à ce que tout le monde fasse quelques sorties. Je suis le seul que Jacques refuse toujours. Cela me froisse. J'en parle souvent à Jacques, mais il biaise tout le temps et j'en suis désolé. Ce n'est que par la suite que j'apprendrai que Jacques me trouvait trop jeune et trop faible et qu'il avait peur qu'il ne m'arrive quelque chose. Je crois même que Maman lui avait dit de faire attention à moi.

La nourriture est excellente ; nous avons pour ainsi dire de tout à volonté, car, souvent, nous fauchons du ravito aux boches : pâtes, conserves, sardines, thon, confitures, sucre, chocolat, bonbons. Le pain est fourni par un boulanger de Barjac que je ne connais que de nom et dont, plus tard, je ferai la connaissance (il s'agit de BENEDITO). Pour les vêtements, ce n'est déjà plus l'abondance, mais, le pire, c'est pour les armes ; c'est une véritable misère. Nous avons un fusil-mitrailleur, une dizaine de mitrailleuses et une vingtaine de fusils. Je ne peux pas trop donner de chiffres, mais je sais que les gars de Gagnières (un petit pays du côté de Molières), en nous rejoignant, apportent leurs armes et que "Marco" nous en fournit, comme faisant partie de l'A.S. (mouvement de résistance autre que le mouvement F.T.F.).

Le camp fait des sabotages : mines de Barjac, lignes téléphoniques, Pont de Gagnières et un pont tout à côté des Mages. Il abat des miliciens, des dénonciateurs.

Aux environs du 15 juin 1944, le Capitaine Jacques reçoit l'ordre d'encercler Alès, d'occuper toutes les routes et de couper toutes les lignes téléphoniques. Le 17 juin au soir, tous les hommes mettent des costumes maquisards que "Marco" nous a fait passer quelques jours auparavant. Je vois monter un jeune homme de Barjac, dont le père est un collaborateur connu : il fait chauffeur. Jacques demande un volontaire pour aller à Vallon demander du renfort à "Marco" : je me propose et je pars, emportant un papier écrit de "Jacques". Dans les bois, je rencontre Gaby COMTE qui me dit que les miliciens gardent le pont de Salavas. J'apprends la missive par cœur et je la déchire : je file à vélo, je vois les lieutenants de "Marco" qui disent qu'à minuit ils seront à Barjac, avec un plein camion d'hommes. Je reviens à toute allure.

Le soir, comme convenu, "Marco" est là avec les hommes, je suis ravi, enchanté, mais, au moment de partir en direction d'Alès, Jacques me défend de le suivre, disant que je garde l'incognito par rapport aux Barjacois. Il me dit de remonter au camp avec un jeune homme arrivé depuis 3 ou 4 jours et souffrant d'une blessure à la jambe contractée en 40. Je remonte avec le copain à la maison où nous passons la nuit. Le matin, vers 4 heures, pour ne pas être vus des Barjacois, nous montons jusqu'au camp ; le copain y arrive péniblement, à cause de sa blessure ; nous sommes obligés de nous arrêter fréquemment. Je redescends presque aussitôt à Barjac, pour avoir des nouvelles.

L'après-midi, "Marco" et "Jacques" reviennent après avoir désarmé les G.M.R. de Salindres ; entre autres armes, ils ont récupéré un fusil mitrailleur. Il n'y a rien eu à Alès, car le gros des forces qui devait descendre de la Lozère et faire le coup dur a reçu un contre-ordre et ne s'est pas dérangé. Nous avons tout de même un blessé, un Polonais, qui s'est électrocuté en voulant couper des fils du côté de Combesoulouze ; Gaby 2 reste avec nous au camp pour le soigner.

Pendant ce temps, avec tous les hommes, "Jacques" et "Marco", après s'être consultés, décident d'occuper Barjac, afin d'attendre un convoi de munitions boches qui est annoncé ; toutes les dispositions de barrages sont prises, ainsi que les mesures de sécurité, pour ne pas être surpris dans Barjac ; de plus, nous attendons du renfort de Vallon, parmi lesquels des Espagnols et le Commandant «Moreno» (plus tard fusillé par Franco).

"Le Commandant Moreno a connu un sort extraordinaire par la suite. Fait prisonnier par les allemands en tant que maquisard, il est conduit au peloton d'exécution, les mains attachées dans le dos. Un officier allemand est à proximité de lui, les hommes préparent leurs armes quand Moreno, qui a réussi à se détacher, bouscule l'officier lui prend son arme et tire sur les autres qui se jettent à terre. Moreno s'enfuit à travers les arbres et plonge dans la rivière où il reste deux jours caché dans les herbes une balle dans la cuisse. Il s'en sortira mais, devra être amputé. Après la guerre, il a rejoint l'Espagne où il a été exécuté pour avoir participé à la guerre d'Espagne en 1936."

En général, les gens de Barjac nous font bon accueil ; je vais tranquillement passer la nuit à la maison. Le lendemain, vers 7 heures, Maman me réveille en sursaut : «je ne sais pas ce qui arrive, mais, cette nuit, j'ai entendu des coups de feu ; pourvu que les maquisards ne soient pas partis et que les Miliciens n'occupent pas le pays». Je me lève en toute hâte et, pas très rassuré, je vais faire un tour dans le patelin. Le maquis est là, mais tous les copains ont l'air consternés. Je finis par trouver Jacques qui m'explique qu'au lever du jour, alors que quelques hommes commençaient à se lever, une douzaine de Miliciens se sont introduits dans le pays, habillés de la même façon que nous : short kaki et chemise bleue, trompant ainsi ceux qui les voyaient. Ils ont fait 8 maquisards prisonniers, parmi lesquels le «Mousse» (Joseph COMTE). Les ayant mis autour d'eux pour être protégés, ils sont sortis de Barjac assez facilement ; le fusil mitrailleur placé à la sortie de Barjac, sur la route de St-Jean-de-Maruéjols, n'a pas osé tirer, de peur de blesser les camarades. Un seul des

prisonniers (Jeannot) a pu s'échapper : dans le milieu du patelin, il s'est engouffré dans une ruelle et a couru à perdre haleine d'une rue dans l'autre ; les miliciens ne lui ont même pas tiré dessus. Parmi les autres, à part le «Mousse» j'en connais plusieurs : Yves, un petit frisé de 20 ans, de Villeneuve-les-Avignon, évadé de la Centrale de, Prosper, 40 ans, un vieux dur, Robert, un chef Polonais dont on ne constate la disparition qu'à midi.

Dans la matinée, le bruit circule que des gens du pays ont reconnu le chef du groupe des Miliciens, un «CHAMPETIER» de Saint-Jean-de-Maruejols. Aussitôt, Jacques décide d'aller prendre sa famille en otage, pour l'échanger contre les copains ; sitôt dit, sitôt fait ; une traction avant part avec 3 ou 4 hommes. Ils arrêtent, non sans peine, le père de CHAMPETIER ; sa femme qui était armée (elle avait un revolver chargé dans la poche de son manteau), sa sœur et, dans une boîte de sucre, ils découvrent une liste de jeunes, soi-disant suspects, de Saint-Jean-de-Maruejols, pour la plupart des communistes. Dès que Jacques a pris connaissance de cette liste, il m'envoie, de toute urgence, la porter à «Suzy» à St-Jean ; le soir même, ils avaient tous quitté la maison.

Une fois en possession de la famille CHAMPETIER, "Jacques" et "Marco" téléphonent à Alès, au P.C. de la Milice, demandent CHAMPETIER et lui expliquent ce dont il s'agit.

A la suite de l'échange CHAMPETIER, les chefs ont appris que les miliciens de St-Jean-de-Maruéjols se proposaient d'encercler Barjac ; pour éviter une bagarre dans le pays, les chefs ont donné l'ordre aux maquisards de remonter au camp.

Je reprends le récit d'origine avec quelque soixante ans d'écart et, bien sûr, la mémoire risque de me faire défaut.

À l'annonce d'une arrivée imminente de la milice à Barjac, les maquisards rejoignent le camp d'Orgnac. "Jacques" et ses adjoints distribuent les armes, donnent les consignes. Malheureusement, il n'y a pas d'armes pour tout le monde, d'autant que, dans les derniers jours, il y a eu une arrivée importante de jeunes qui craignaient d'être emmenés par les Allemands.

Jacques décide donc de me confier une dizaine de jeunes avec mission de les emmener à Vallon, en prenant toutes les précautions voulues, puisqu'on ne sait pas où sont les miliciens.

Aussitôt dit, mon petit groupe s'en va, à travers bois, nous allons un peu au hasard. Nous sommes, bien sûr, peu rassurés, en file indienne, aux aguets, au début dans les bois, puis à l'approche des premiers champs, nous avançons un par un, en vérifiant qu'il n'y a personne.

Nous arrivons, comme ça, aux environs de Salavas, après une journée de marche sous un soleil cuisant. Nous abordons alors la partie la plus risquée puisque, souvent, à découvert. Nous faisons une halte repos au-dessus de Salavas, où nous trouvons un lavoir avec de l'eau fraîche !...

Cela nous permet de constater que le terrain est libre et c'est presque en courant que nous rejoignons le Pont sur l'Ardèche, à l'entrée de Vallon. Une fois le pont traversé, nous nous trouvons en présence de maquisards armés, postés là, pour défendre éventuellement le pont.

Ouf !... Nous sommes sauvés et pris en charge par le maquis de Vallon, en attendant d'être rejoints par le groupe de "Jacques".

Deux jours après cette épopée, je suis en poste de surveillance avec des copains, à la sortie de Vallon, sur la route de Ruoms ; je suis allongé dans un fossé et je dors profondément, n'étant pas habitué à de tels efforts et à des veilles répétées, de nuit comme de jour. Quand je me réveille, les copains me disent que j'ai reçu une visite, celle de Maman. Comme je ne me réveille pas, ils ont

tiré des rafales de mitraillettes au-dessus de ma tête ; il paraît que je me suis levé et que j'ai parlé avec Maman. Je croyais que c'était une blague, mais c'était bien la vérité.

En fait, quand le maquis a abandonné Barjac, Maman a appris, par une postière qui avait surpris une conversation, qu'elle allait être arrêtée, cette personne lui ayant précisé qu'il n'y avait pas lieu de prévenir deux autres dames également concernées. Maman s'est empressée de les alerter, en particulier, Mademoiselle ETIENNE, la sœur de Gabriel (le boucher), puis est passée à la maison prendre des papiers et un minimum d'effets.

Au moment de sortir, elle a entendu des bruits suspects, elle est remontée dans les greniers, de là, sur le toit et, en passant de toit en toit, est arrivée chez Marie LAGORSSE (même escalier que "l'aveugle" dans la Grand'Rue) qui était, bien sûr, stupéfaite mais aussi de toute confiance. Ensuite, elle a pris la route du maquis, aidée sûrement par quelqu'un de chez nous, afin de me retrouver. Là, elle a entendu des coups de feu et Jacques lui a conseillé de s'enfuir à travers bois en lui disant que j'étais moi-même parti à Vallon avec une petite troupe. Je ne sais comment elle a rejoint Vallon où elle a été prise en charge par une dame inconnue qui a été parfaite.

C'est ainsi qu'ayant appris où j'étais, Maman était venue me voir ; nous en avons discuté plus tard.

Les maquisards sont restés plusieurs jours à Vallon, avant de rejoindre Banne, qui avait l'avantage d'être en hauteur et moins facile d'accès pour les Allemands et la Milice.

Pendant cette période, des camions nous emmenaient à droite et à gauche, faire des raids, couper des routes, des ponts et chercher du ravitaillement. En effet, des recrues nouvelles arrivaient tous les jours et le problème principal était d'arriver à les nourrir. Au cours de ces randonnées, il nous arrivait de traverser Barjac et, un jour, une voisine de la Grand'Rue, Madame MERCADIER, m'a raconté que les Miliciens, venus pour arrêter

Maman, en avaient profité pour piller la maison. Cette dame a vu un jeune homme les bras chargés de vaisselle qui lui a dit «C'est bien ici qu'habite Albert GRIOLET ? Alors vous lui direz bien des choses de ma part quand vous le verrez, on était au lycée ensemble». Cette pauvre femme n'en revenait pas de tant de culot, et moi non plus.

A la fin du séjour à Banne, le maquis a été informé du passage d'un convoi d'Allemands en fuite qui, pour éviter les axes principaux, réputés plus dangereux pour eux, avaient choisi de passer le Bois de Païolive.

Une embuscade a été tendue à ce convoi, dans un site parfait pour ce genre d'opération. Il y avait des hommes dans les rochers surplombant la route, des lanceurs de grenades, des bombes au plastic et des fusils mitrailleurs. Une fois le convoi engagé entre les rochers, les Allemands ont d'abord reçu les grenades et les bombes qui mettaient le feu aux camions, puis ont été pris dans le feu des fusils mitrailleurs, comme on l'a vu depuis dans de nombreux films.

Un jour ou deux après, les Allemands sont revenus en force : camions, chars et un avion pour surveiller du ciel. Toute la journée, ça a été des échanges de tirs, sans que les Allemands parviennent à progresser.

Le soir, la décision a été prise de se replier pour éviter un massacre de la population qui était terrorisée. En pleine nuit, les camions bondés ont réussi à nous emmener plus loin, à Valgorge.

À partir de là, mes souvenirs sont plus vagues ; Je sais que nous faisions, chaque jour, des sorties pour gêner le plus possible la retraite des Allemands.

Un soir, nous étions dans la Vallée du Rhône, quand nous avons vu, de loin, une colonne de chars ; nous commençons à paniquer jusqu'au moment où nous avons compris que c'étaient les chars de la 1^{ère} Armée Française.

L'épopée se terminait provisoirement !

Après la Libération, nos chefs nous ont demandé s'il y avait des volontaires pour s'engager pour la durée de la guerre.

La plupart ont rejoint leur famille.

Les copains et moi nous sommes concertés et avons décidé de nous engager ; c'est ainsi que nous avons rejoint la Caserne de Montcalm à Nîmes, où nous avons découvert les servitudes de la vie en caserne. Après plusieurs semaines qui nous ont semblé sans fin, nous avons été dirigés en train "super-omnibus", au Vandahon, centre d'entraînement très dur, très froid, puis sur l'Alsace et l'Allemagne où la signature de l'Armistice nous a été annoncée, avec deux jours de retard.

La guerre étant terminée, nous nous apprêtions à rejoindre nos foyers quand on nous a demandés si nous étions d'accord pour un nouvel engagement jusqu'à la fin de la guerre en Extrême-Orient (en fait l'Indochine). Les copains et moi avons signé cet engagement.

Devant la tristesse de Maman à cette annonce, j'ai fait des pieds et des mains pour me faire exempter et, grâce aux certificats établis par le Val-de-Grâce (Via Georges GRIOLET), j'ai été déclaré inapte.

Albert GRIOLET, "Cyprien"